HAL
open science

Heureux qui comme Vladimir ... Portrait d'un migrant par Carlos Liscano.

Fatiha Idmhand

To cite this version:

Fatiha Idmhand. Heureux qui comme Vladimir ... Portrait d'un migrant par Carlos Liscano.. Orecchia Havas, Teresa, Giraldi Dei Cas, Norah. Sujets migrants : rencontres avec l'autre dans les imaginaires hispano-américains, P.I.E Peter Lang, Bruxelles, Bern, Berlin, Frankfurt am Main, New York, Oxford, Wien., p.203-233, 2012, Collection : Liminaires - Passages interculturels - volume 22, ISBN 978-2-87574-106-6. hal-01072142

HAL Id: hal-01072142

https://hal.science/hal-01072142v1

Submitted on 8 Oct 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Heureux qui comme Vladimir …
Portrait d'un migrant par Carlos Liscano.

Idmhand, Fatiha, *Heureux qui comme Vladimir … Portraits de migrants chez Carlos Liscano* in Orecchia Havas, Teresa / Giraldi Dei Cas, Norah (éds/eds), *Sujets migrants : rencontres avec l'autre dans les imaginaires hispano-américains- Migrantes : encuentros con el otro en el imaginario hispanoamericano*, Collection : Liminaires - Passages interculturels - volume 22, P.I.E. PETER LANG, Bern, Berlin, Bruxelles, Frankfurt am Main, New York, Oxford, Wien, 326 p., 2012 (ISBN 978-3-0343-1103-8) ; p.203-233.

Verticales, horizontales, obliques, intérieures et/ou extérieures, les migrations des hommes et des femmes sont aussi diverses que les territoires qu'ils parcourent et aussi intenses et diversifiés que les nouvelles répartitions du travail dans le monde. Depuis le siècle dernier, la mondialisation des activités et de l'information a intensifié leurs motivations et leurs configurations et a fait de notre siècle celui des « peuples en mouvement »[1]. Sur cette planète que d'aucuns diraient « nomade »[2], les mobilités géographiques sont devenues multiples, pluridirectionnelles et protéiformes ; les peuples se déplacent sans relâche à cause de contextes sociaux et économiques difficiles, de situations politiques insoutenables et, demain, d'un environnement climatique défavorable. Ils traversent des Suds, des Nords, des Ests et des Ouests, nourris par l'espoir d'une meilleure destinée dans un *El dorado* que, souvent, ils localisent dans des Nords incarnés par les États-Unis, l'Europe et même l'Australie par exemple. C'est à ce titre que les spécialistes et chercheurs qui se penchent sur l'étude de ce phénomène parlent déjà de « planète migrante »[3] et qu'ils suggèrent l'existence d'un « sixième continent »[4], celui des migrants. Face au foisonnement de ces mobilités, l'art ne s'exempt pas d'une réflexion sur ce phénomène et propose, notamment à partir de la littérature, quelques clés pour analyser et comprendre les effets des migrations contemporaines sur nos sociétés.

Figure emblématique de la littérature et de l'épopée exilique par excellence, Ulysse incarne, chez de nombreux écrivains, la métaphore du voyage et de l'aventure ; la référence au héros grec permet d'évoquer ces odyssées d'un nouveau temps et d'un nouveau genre, parsemées d'échecs, d'espoirs, de tentations et de femmes. Comme Ulysse, les parcours erratiques des migrants d'aujourd'hui sont eux aussi parsemés d'obstacles et d'épreuves qui semblent insurmontables, mais à la différence du héros grec, ils ne débouchent que rarement

---

[1] Comme l'annonçait l'ancien premier ministre portugais (1996-2002) et actuellement haut-commissaire à l'ONU pour les réfugiés, Antonio GUTERRES, dans un entretien qu'il donnait au *Monde* le 28 septembre 2008: « *Il y a aujourd'hui un débat sur le changement climatique, mais pas sur ses implications sur les mouvements forcés de population. Selon les estimations, pour chaque centimètre de hausse du niveau des océans, il y aura un million de déplacés dans le monde. L'impact sera direct, par la sécheresse, les catastrophes naturelles ou la disparition d'îles, mais aussi indirect, par la pauvreté ou le déclenchement de conflits. Quand les janjawids (miliciens alliés du gouvernement soudanais) attaquent un village au Darfour, il y a une dimension politique, mais il y a aussi la compétition accrue pour l'accès à l'eau. (…) La faim et le réchauffement climatique sont aussi des sources de déplacement forcé. Et cela va s'accélérer. Le XXIe siècle sera celui des peuples en mouvement. Malheureusement, la communauté internationale n'est pas prête. Le débat n'est pas objectif, rationnel. On croit parfois qu'on peut tout résoudre par la gestion de plus en plus restrictive des frontières. C'est une illusion qu'on paiera très cher, si on ne s'occupe pas des causes profondes de ces déplacements* », *in*, *Le Monde*, article publié le 28 Septembre 2008 et propos recueillis Philippe Bolopion.

[2] Du titre de l'ouvrage de Rémy KNAFOU, *La planète nomade*, Paris, Belin, 1998.

[3] L'ampleur du phénomène, sans doute liée aux bouleversements qui nous attendent, poussent de nombreux chercheurs sociologues, géographes, historiens, économistes, intellectuels et experts à se repencher sur la question des migrations et à réétudier les déplacements et les mouvements qui animent ces mouvements, ainsi, les publications et hors-série se multiplient dernièrement : voir à cet effet, Philippe BERNARD, *Immigration : le défi mondial*, Gallimard 2002 (Chapitre 1 : « Planète Migrante ») ainsi que l'article de Claire BLANDIN publié dans *L'Atlas des Migrations – Les routes de l'humanité*, hors-série du *Monde* 2008-2009, p. 3.

[4] *Ibid.*

sur des succès comme c'est le cas chez Carlos Liscano dans *El camino a Ítaca* (2000)[5], le roman sur lequel portera notre étude. C'est presque du côté de la tragédie qu'il faudrait situer l'épreuve que représentent ces migrations aux dénouements souvent infructueux, voire malheureux. Chez les écrivains, notamment chez les latino-américains contemporains comme Carlos Liscano ou, plus récemment, Santiago Gamboa, le recours à l'image ulysséenne sert à représenter des situations qu'ils ont eux-mêmes bien connues, celle de l'immigré « latino » en Europe, rejeté par un continent hostile, obligé de vivre dans la marginalité et la misère. Plus que Liscano, comme nous le verrons plus en avant, Gamboa accorde beaucoup d'importance à l'effet de ces dénis sur ses personnages et prend le parti d'une approche plus psychologique, plus proche des sentiments et des états d'esprits des migrants ; il se situe, comme le présuppose le titre même de son roman, *El síndrome de Ulises* (2006)[6] du côté de la psychologie et de la maladie et revisite donc le mythe d'Homère en incluant la dimension moderne du syndrome dépressif dit « d'Ulysse », que la neuropsychologie a qualifié de maladie des migrants, celle des « invisibles »[7]. L'état mental du migrant, l'effet du voyage sur ce dernier donne lieu à la création de personnages traversés par les symptômes de cette maladie, par la nostalgie, la fatigue, la perte de repères, le stress ou les idées sombres. Dans le Paris des pauvres, à mille lieux de la ville d'art et de lettres que nombre d'entre eux imaginent trouver en France ; dans le Paris triste et gris des banlieues, des travaux précaires, des logements insalubres, de la misère, de la désillusion et des déceptions amoureuses, le roman de Gamboa et son personnage, Esteban, met clairement en exergue l'état de fragilité psychique et extrême auquel sont soumis les migrants dans leur dénuement[8]. Sous une autre tonalité, avec un autre regard, c'est aussi le pari relevé par Carlos Liscano qui, dans *El camino a Ítaca*, s'écarte, comme nous le verrons, de la dimension très psychologique de Gamboa pour se concentrer sur l'approche sociologique et la réflexion plus générale des migrations.

Moins introspectif ou condescendant à l'égard du migrant, moins délicat et autrement plus dur dans son appréciation, Vladimir, le héros de *El camino a Ítaca*, est le témoin piquant d'une réalité désenchantée : l'immigration en Europe. Cependant, il apparaît comme quelqu'un qui n'est pas complètement innocent à son sort car il agit, souvent mal, prend des décisions, parfois mauvaises et tente constamment sa chance en poussant – souvent par lâcheté – des portes qui se referment (quand il ne les referme pas lui-même) aussitôt. Vladimir est un « migrant » en action, il bouge, il quitte l'Uruguay pour le Brésil, traverse l'océan pour aller de l'Uruguay vers la Suède, puis quitte la Suède pour se rendre en Espagne, avant de revenir vers la Scandinavie pour un temps qu'il pense limité. Il migre constamment, comme le sous-entend le sens actif et perpétuel du participe présent de « migrant »[9], il en fait presque une façon de vivre et de voir les choses. Son épopée se lit en réalité à travers le prisme de différents voyages : géographiques, sociaux et psychologiques, vers les abymes céliniennes de nuits sans fins. La finalité, davantage située dans le départ que dans le point d'arrivée serait-elle l'élément de richesse du périple de ce « antihéros » ? Dans le foisonnement des situations

---

5 Carlos LISCANO, *El camino a Ítaca*, Montesinos, 2000.

6 Santiago GAMBOA, *El síndrome de Ulises*, Barcelona, Anagrama, 2006.

7 Marta ESPAR, « La salud de los inmigrantes. Síndrome de Ulises, la enfermedad de los invisibles », El País, 14 de junio de 2008.

8 Celle-ci devient, finalement, source d'inspiration pour un roman et l'aide à saisir l'histoire des migrations et le tournant que connaît la France qui n'est pas/plus une terre d'asile.

9 Matteo DEAN : « Ser migrante hoy significa muchas cosas y daría espacio a libros enteros para que podamos apenas acercarnos a entender qué es un migrante hoy. Lo cierto es que aceptando el uso del participio presente, damos por ciertas algunas facetas. La primera, que indicamos más arriba, es reconocer que el migrante hoy es una persona, un ser humano, que se mueve y que nunca, o casi, para. Se mueve de un país a otro, de un territorio a otro y nunca llega. El migrante hoy es una persona sin nacionalidad de la cual, si bien podemos ubicar un origen, difícilmente podemos ubicar un destino. O más bien dicho, sólo podemos ubicar como su destino moverse, viajar, explorar, conocer y muy raras veces ser entendido. El migrante hoy encuentra complicado reconocer una nacionalidad propia, porque si bien es cierto que tiene la tendencia a reconocer la nacionalidad de origen, es cierto también que adquiere, lo desee o no, mucho de la nacionalidad que lo hospeda, aunque sea temporalmente. Formas de ser y de pensar, formas de relacionarse y visiones distintas son las características hoy de los ciudadanos migrantes ». Voir l'article publié sur http://www.jornada.unam.mx/2008/04/01/index.php?section=opinion&article=020a2pol

de rencontres et dans les réflexions qu'il nous offre, n'y-a-t-il pas de conclusions à tirer de ces confrontations avec l'autre ?

1. Étranger = Métèque = Barbare.

Vladimir est un jeune délinquant poursuivi par la police uruguayenne pour trafic de stupéfiants et qui arrive en Europe, en Suède précisément, porté par l'illusion et la possibilité d'une vie plus tranquille, à l'abri de la police et de son passé problématique. Vladimir ne livre jamais les détails sur son rôle dans le trafic qui l'a contraint à quitter son pays, il consigne son arrivée en Suède sous le signe du hasard : il s'agit du pays d'une petite amie, Ingrid, rencontrée au Brésil. Rapidement, il s'inscrit donc en faux contre le cas des autres migrants qu'il rencontre, les latino-américains en particulier, eux ont fui la misère économique ou la persécution politique, lui a fui tout simplement, et il tient à se démarquer d'eux : il n'est pas venu chercher une vie meilleure ou une situation économique plus favorable mais la liberté. Pourtant, il découvre que l'immigré n'est jamais un homme libre et que l'indépendance à laquelle il aspire se monnaye. D'embûches en déceptions, d'infortunes en déroutes, son parcours devient alors aussi erratique que celui des migrants qu'il rencontre et dont il espérait se différencier :

> A partir de mi llegada a Suecia me propuse ser otro, como nuevo, y así ni siquiera sabía quién era ni dónde me encontraba. Sí, sabía que estaba en Suecia, pero no conocía que había más de un país, como en todas partes, y que me había integrado a uno de los grupos que forman este país, el de los inmigrantes[10].

Les mésaventures, échecs, déconvenues et marginalisations de l'expatriation en Suède et, plus généralement, en Europe, vont supposer à la fois des rencontres et des confrontations avec l'autre, le suédois, mais aussi avec les autres, les étrangers comme lui car tous convoitent le même espace, les mêmes métiers et les mêmes conditions de vie. Dans cette quête jonchée d'obstacles, la barrière linguistique devient, très vite, l'épreuve la plus compliquée du périple et l'une des plus difficiles comme le montre le fragment cité ci-dessous :

> No se necesitaba ser muy listo para darse cuenta de que con esa gente yo no iba a poder entrar en contacto nunca. Entre ellos y yo, se elevaba un inmenso muro de silencio, alto, grueso, transparente. Que no era de silencio, porque todos hablaban, se lo oía. Pero para mí era solo ruido, nada que uno pudiera entender. […] ¿ En qué lengua transcurriría esa vida ?[11].

Cette citation fait écho aux témoignages de nombreux uruguayens qui, suite à leur séjour en Suède, ont indiqué combien l'apprentissage de cette langue avait été complexe, voire, parfois, vain. Ainsi le syndicaliste et militant Ariel Soto signalait-il que si « l'hospitalité » suédoise était indéniable, la langue, avec ses « neuf voyelles » était « peu commune » pour les hispanophones ; dans son témoignage, Soto utilisait même l'adjectif « violent » pour parler des situations d'incompréhensions dans lesquelles il a pu se retrouver dans le tramway ou le bus, lorsqu'il se rendait compte qu'il ne comprenait « rien à tout ce qui se dit »[12]. Laborieux, cet apprentissage en a poussé plus d'un à refuser d'apprendre le suédois, voyant là une façon de renforcer le caractère passager et « transitoire » [13] de leur exil. La dépossession du repère linguistique enferme, Vladimir, incapable de communiquer, découvre que la langue isole et que sans celle-ci, il lui est impossible de se fondre dans la société. Pis

---

[10] Carlos LISCANO, *El camino a Ítaca, op.cit.*, p. 35.
[11] *Ibid.*, p. 23-24.
[12] Magdalena Broquetas San Martín « En Suecia : descubrimiento, inserción, y (des)encuentros » in, Silvia DUTRÉNIT BIELOUS, *El Uruguay del exilio*, Montevideo, Trilce, 2006, p. 390.
[13] *Ibid.*, p. 390.

encore, comme Soto, il comprend que la langue suédoise est si compliquée que ses efforts pour l'apprendre resteront ridicules malgré des cours de suédois. Ainsi, au sein du cours pour étrangers, il constate que l'énergie qu'il déploie à tenter de comprendre ou d'apprendre cet idiome n'offre aucun résultat mais qu'il l'amène cependant, à cerner les enjeux d'un groupe qu'il appelle les métèques :

> Éramos un grupo multicolor y fantástico de metecos llegados de todas partes. Algunos hablaban lenguas que sonaban como insultos y otros se comunicaban en lenguas como de pájaros. En clase había de todo […] Era todo un espectáculo el curso, por sí mismo, no se necesitaba agregarle nada. Valía lo suyo. Con algo de talento estético que uno pusiera desde fuera hasta podía llegar al arte.[…]
> El fervor de la profesora no tenía límites. Eso sí que era vocación, entusiasmo infinito por un llamado que le venía vaya uno a saber de dónde. No cabían dudas que para ser profesor inmigrantes se necesitaba un gran optimismo, creer en algo, en la pedagogía, en el idioma sueco o en otra cosa abstracta y compulsiva.
> Para ser alumno, había que convertirse en mono, dejarse convertir en mono por un rato […]
> El pobre mono debe de haber sido muy similar a los alumnos que nos sentábamos en aquella clase. Aunque, como el mono no era inmigrante, no puede haber sido tan ridículo.[14]

Très exotique, l'ensemble formé par des immigrés venus de régions et de pays dont il n'avait pas idée est décrit sur une tonalité amusante qui renforce l'effet bigarré sous-entendu par ces multiples nationalités. Indirectement, il rend risible l'idée même d'enseigner une langue aussi compliquée à un groupe aussi disparate et c'est d'ailleurs pour cela que sur une pointe d'ironie et d'admiration, Vladimir élève au rang de Sainte la professeure de suédois en la présentant comme « habitée » par une vocation inouïe et par une « foi insaisissable »[15] qu'il ne comprend pas. Le méticuleux décryptage qu'il fait ensuite du groupe d'étrangers le montre partagé entre exaltation et mépris comme le révèlent les hyperboles, adjectifs et substantifs qu'il lie à leurs contraires et qui jouent sur l'effet de loupe en grossissant et ridiculisant dans le même temps, une scène invraisemblable mais vraie. D'ailleurs, le narrateur inscrit volontairement cette description sous le registre du pictural en parlant du « talent esthétique » de l'auteur de cette peinture – sans doute à la limite du mauvais goût ? – et en décrivant un « tableau » digne du surréalisme ou de l'expressionisme monumental de Fernando Botero. L'effet burlesque recherché est finalement comblé lorsque le narrateur se risque à une comparaison avec le singe qui, si elle suscite chez le lecteur un rire immédiat, le conduit tout de même à lire dans tant d'ironie, la présentation d'une tragédie : « como el mono no era inmigrante, no puede haber sido tan ridículo ».

Lorsqu'ensuite le narrateur parle des langues des étrangers, si rares qu'elles ressemblent à des baragouins ou à des chants d'oiseaux, il double la scène, plastique, d'une bande son qui dénonce une situation de communication impossible et confuse. Le narrateur est d'ailleurs incapable de choisir entre « hablar », « sonar » et « comunicar » pour décrire des échanges comparés à des piaillements volatiles. Les étranges sons qui sont émis par les immigrés et l'impression d'agitation qui émane du groupe sont figurés par la succession d'appositifs et de propositions à double connotation – positive et négative, humoristique et sarcastique – telles que : « il y avait de tout en cours », « certains parlaient des langues qui sonnaient comme des insultes », « il fallait entrer dans la peau d'un singe », « écouter les immigrés tenter de former une phrase en suédois me déprimait »[16]. Poursuivant la métaphore de l'épopée homérique, cette même scène ne manque pas de nous rappeler l'épisode du chant des sirènes et de Ulysse qui, pour ne pas se laisser envoûter par celui-ci, s'était bouché les oreilles grâce à de la cire. À défaut de cire, Vladimir décide de capituler et abandonne le cours.

---

14 Carlos LISCANO, *El camino a Ítaca, op.cit.*, p. 43-44.
15 *Ibid.*, p. 45.
16 *Ibid.*

> Esto quiere decir que la voluntad de sobrevivir da mejores resultados que diez cursos de idioma. […] Abandoné el curso a los pocos días y seguí en el restaurante, en la cocina, donde prácticamente no necesitaba hablar. El polaco, que nunca estudió sueco y se reía de mí cuando supo que me había inscrito en un curso, decía que era mejor no entender nada. De ese modo, uno siempre estaba a salvo.[17]

Ses efforts disproportionnés et, surtout, vains, le conduisent à abandonner les cours pour aller chercher du travail là où, a fortiori, on ne lui demandera pas de maîtriser la langue. Il s'écarte ainsi d'un moyen d'intégration qu'il juge inutile car sa façon de parler, mal, le suédois, ne lui permettra pas de se différencier du groupe des métèques. Précisément, cette allusion à la figure « métèque » plutôt que « immigrée » ou « étrangère » prolonge dans notre esprit la référence à Homère et en particulier à la définition de l'étranger qu'il en donna dans l'Iliade. Là, le poète mit pour la première fois en relation la maîtrise de la langue − grecque − avec l'idée d'étrangéité en définissant le *barbarôphônôn*, barbare, comme celui dont la « phône », la « façon de prononcer »[18] était différente. Il associait donc les drôles de « bruits » que faisait le non-grec en parlant, ses criailleries désagréables (sa différence linguistique), et donc sa langue, à une barbarie caractéristique de l'étranger. Le barbare, qui était d'abord celui qui ne parlait pas la langue, a été ramené à travers les époques, comme le rappelle Todorov[19], sur un « jugement de valeur », à une redéfinition du barbare comme étant celui qui n'est pas civilisé, l'autre, le sauvage et, par extension, celui qui manque d'humanité[20]. L'opposition, initialement linguistique, s'est donc progressivement chargée d'un ensemble de critères culturels et civilisationnels qui ont conduit les sociétés à toujours (re)construire leurs propres barbares, selon un schéma identique, d'abord sur la base de la maîtrise, ou non, de la langue, puis sur celle des « valeurs » et, de façon plus cynique, sur des différences arbitraires[21]. Les mises en scènes tout à fait réalistes de situations de tensions, de conflits et de rejets que Liscano représente confirment cette hypothèse et montrent, justement, quels sont les mécanismes mis en œuvre par les sociétés pour rejeter l'autre, ou celui qui est désigné comme tel, son barbare.

La langue – suédoise ou catalane, comme nous le verrons plus en avant –, est le premier bouclier brandi, en guise de rempart, pour repousser l'autre sur la base de sa « barbarophonie » et de sa maîtrise, ou non, de celle-ci. Mais Liscano va plus loin encore en dénonçant les processus d'exclusion qu'organisent des sociétés européennes, plus égoïstes que jamais, depuis le début des années 1990 notamment, de toutes sortes de barbares. Vladimir constate ainsi que c'est dans le monde du travail et dans la répartition géographique des métèques dans les villes que ces discriminations sont les plus visibles. Son constat est d'autant plus vrai qu'il se rend compte que le groupe, disparate et « multicolore », auquel il appartient, va non seulement aux mêmes cours de langue, travaille dans les mêmes corps de métiers mais vit aussi dans les mêmes quartiers selon une marginalisation bien coordonnée.

> En Rinkeby, el barrio donde yo alquilaba, vivían los inmigrantes, miles, lleno de inmigrantes. Yo nunca había imaginado que pudiera existir tanta gente de tan diversos países sobre la Tierra, ni que se hablaran tantas lenguas diferentes. En Rinkeby, había finlandeses, turcos, gitanos, árabes de todos los países que

---

17 *El camino a Ítaca*, *op.cit.*, p. 41-47.

18 Roger-Pol DROIT signale que pour Homère, dans l'Iliade, il s'agissait de distinguer les Hellènes des autres, tous ne sont pas encore grecs, et c'est la langue qui les différencie (les Hellènes se caractérisant par le lignage). La première acception se trouve donc chez Homère, *Iliade*, II.867 qui l'utilise pour faire allusion aux Cariens qui parlent mal le grec : « βαρβαροφώνων ». Voir, *Généalogie des barbares*, Odile Jacob, Paris, 2007, p. 31-35.

19 Tzvetan TODOROV, *La peur des barbares. Au-delà du choc des civilisations*, Robert Laffont, Paris, 2008, p. 33-34.

20 *Ibid*, p. 41.

21 Voir les travaux réalisés par le séminaire *Lieux & figures de la barbarie* sur la définition du barbare, à travers les époques, et dont certains sont actuellement publiés en ligne sur http://evenements.univ-lille3.fr/colloque-barbarie2008. Un ouvrage du même nom et reprenant une partie de ces travaux et complétés de nombreuses contributions, à paraître en 2011, est actuellement en cours d'édition : Norah DEI CAS, Cathy FOUREZ et Fatiha IDMHAND, *Lieux & figures de la barbarie*, Comparatisme et société n°12, PIE Lang, Bruxelles, à paraître en 2011.

> uno quisiera pedir, griegos, asiáticos, negros de África, negros del Caribe, latinoamericanos. También había suecos, muy pocos, la minoría. […] Los finlandeses se creían casi suecos y despreciaban el *Resto* a casi todo el mundo. Después de los finlandeses, en categoría, venían los latinoamericanos, que consideraban por debajo de sí a todos los demás, e incluían en el desprecio a los nativos por ser solamente suecos y no ser latinoamericanos, y por tantos, fríos y despistados. Los latinoamericanos se sentían los reyes de los metecos, como a su modo hacían todos. […] Al margen de la guerra universal, entre los latinoamericanos discurría una guerra subcontinental, también de todos contra todos, metecos contra metecos. Por lejos, el grupo de chilenos dominaba la guerra, con superioridad numérica. Pero los chilenos tampoco eran un bloque, se dividían por clases sociales, partidos políticos, religión, fútbol, lo cual permitía a gente de otros países hacer alianzas con algunos de ellos y enfrentar al enemigo circunstancial o permanente.
> Por debajo de los latinoamericanos estaban los turcos, a quienes aquellos consideraban peor que a los negros. Los turcos a su vez se sentían por encima de los kurdos. Y entre los africanos la cosa no iba mejor. Había africanos que ni siquiera sabían decir cuál era su país de origen porque habían nacido cuando las fronteras aún no estaban definidas.[22]

La profonde dérision et l'humour très noir avec lequel il décrit son quartier servent de paravent à la présentation d'une réalité extrêmement dure. Dans la société suédoise, le groupe composé par les allochtones forme une société parallèle, à part. Hétéroclite car il est composé d'immigrés venus de toutes parts et de tous les continents, ce dernier n'est pourtant pas si candide que cela car il reproduit en son sein, les processus d'exclusions dont il est victime : il est lui aussi composé de « blocs » hiérarchisés et hostiles, comme le dénoncent le style et le rythme saccadé des phrases, leur brièveté ainsi que leur ton âpre, il est pétri de conflits et de luttes de pouvoirs et de classes. Ces tensions sont symbolisées par la transcription des frontières que chacun de ces groupuscules dessine autour de lui ; grâce à une syntaxe hachée, incisive, à des propositions accolées et à d'innombrables juxtapositions organisées autour du verbe « diviser » et des adverbes de lieu qui répartissent géographiquement l'ordonnancement social (« au-dessus », « en-dessous », « pire »…), le texte dénote ce que le lecteur imagine, que tous se côtoient mais que personne ne se rencontre. Comme le suggère le sarcasme avec lequel le narrateur décrit les animosités des uns et des autres, les groupes s'observent et se défient, s'organisent pour affronter leur double bataille, contre les suédois et contre les autres.

Finalement, la caste « à part » formée par ces barbares paraît aussi rigide et intransigeante que ne l'est sa société d'accueil ; le lecteur ne peut donc éprouver aucun apitoiement (inutile) face à tant d'inimitiés d'autant plus que les exclusions et rejets mis en place par les métèques s'avèrent plus exacerbés encore que ceux des suédois à leur encontre. La société métèque n'est finalement pas si innocente que cela car si elle souffre du processus discriminatoire engagé à son encontre, elle est traversée par les mêmes préjugés, le même mépris, le même égoïsme et la même guerre de territoire que la société suédoise. Les barbares construisent eux aussi leur(s) propre(s) barbare(s).

À l'inverse du héros de Gamboa[23], Vladimir ne semble donc pas s'émouvoir de son sort et de celui de ses compères d'infortunes. Son regard, réaliste et pragmatique, sur le monde métèque aussi – voire plus − hiérarchisé, conflictuel et inégalitaire que le suédois, lui permet de révéler un non-dit ou du moins, un élément rarement mis en exergue : l'idée que les migrants ne sont pas toujours, ou seulement, des victimes malheureuses d'un système, au sein de celui-ci, ils établissent à leur tour des règles qui rejettent l'autre. C'est pour cela que dans son « rapport sociologique » de l'immigration à Rinkeby, il insiste particulièrement sur l'écueil d'une communauté qui engendre de cruelles et nouvelles disparités. Toutes les sociétés, y compris les plus faibles, construisent, en permanence, leurs outils pour rejeter l'autre. Nous verrons ci-dessous que le cas de son ami Lumumba, « el negro », est très symbolique puisque, l'africain, le noir, apparaît comme le barbare désigné, facile, par tous.

---

22 *El camino a Ítaca*, *op. cit.*, p. 37-38.
23 Santiago GAMBOA, *El síndrome de Ulises*, *op.cit*.

2. Migrants d'aujourd'hui : les épopées déçues d'Ulysse(s) déchus.

Ingrid étant tombée enceinte, Vladimir devenu père, il devient nécessaire pour lui de travailler pour gagner sa vie et contribuer aux dépenses du ménage. Ignorant le suédois, peu de corps de métiers lui sont accessibles et il devient tour à tour commis de cuisine dans un restaurant puis distributeur de journaux, avant d'être employé dans un asile psychiatrique. Entre tous ces métiers, il est un point commun, aucun n'exige de lui une bonne connaissance de la langue et chacun lui permet de trouver des moments d'isolements, des temps de réflexion et surtout d'observation. L'asile, sombre, clos et fermé sur lui-même, va jouer un rôle capital dans son déplacement en le conduisant d'un monde d'exclus vers un autre, celui des fous, et en l'amenant à prendre plus de distance et de temps pour penser le monde qui l'entoure.

Triste, « Un hospital psiquiátrico es la cosa más triste del mundo.[24]», l'asile se révèle idéal pour la réalisation d'un autre type d'exil dans l'exil, un voyage vers soi et vers l'inconscient des hommes, un voyage d'ordre célinien cette fois, alors que nombre d'allusions ne manquent pas de faire écho à l'arrivée de Bardamu à Vigny-sur-Seine, dans l'institut « psychothérapique » du docteur Baryton[25]. Comme pour le personnage de Céline, la halte dans l'asile est un moment important, aussi bien dans la dimension initiatique du périple que dans la transformation de son regard sur le monde qui l'entoure car, là, il découvre d'autres formes de bannissements et de radiations du système, d'autres mécanismes qui aménagent d'autres exclusions.

Preuve, d'ailleurs, que cette « halte » est importante, le roman semble marquer ici une pause : il inclut davantage de dialogues, de parties monologuées, de pensées livrées au lecteur et fait de son narrateur un être plus omniscient et présent que jamais. Ici, Vladimir consacre beaucoup de temps à discuter avec des gens issus d'horizons divers et à réfléchir sur d'autres misères humaines, il multiplie les entrevues, apporte à son lecteur les résultats qu'il tire de ces/ses introspections ainsi que des éléments de réponses aux questions qu'il pose au monde qui l'entoure avant de tirer, progressivement, les leçons et conclusions qui vont orienter la suite de son séjour et de son parcours. L'une de ses premières observations concerne l'opération de déclassement social à laquelle sont conduits les immigrés ; lui qui vivait dans la délinquance et en marge de la société, se met à côtoyer d'anciens médecins, universitaires, philosophes et ingénieurs, il découvre à leur contact qu'il existe une autre forme d'échec, celle de la chute vertigineuse induite par l'exil :

> Entre los cuidadores, había un negro, gordo, de Uganda creo, o de algún país de por ahí. Él decía que era médico, que había estudiado medicina en la Universidad de no sé cuánto de Rusia cuando todavía era Unión Soviética. Después, había llegado a Suecia y los suecos no querían reconocerle el título.
> Nadie le creía que fuera médico, por supuesto, al negro, y eso tampoco tenía ninguna importancia para nadie.[26]

Son nouvel ami, Lumumba, en est l'exemple le plus frappant, il est victime d'un affaissement social et d'une double déconsidération car d'un côté, ses diplômes ne sont pas reconnus par l'État suédois mais, d'un autre côté, il existe un doute lié à leur authenticité. Pis encore, le déni est cruel car non seulement l'incertitude le poursuit mais, en plus, son cas ne

---

24 *El camino a Ítaca, op. cit.*, p. 87.

25 Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, Gallimard, Paris, 1952 ; édition de 1994, p. 423.

26 Il rencontre aussi un polonais, dans le restaurant où il travaille, lui aussi diplômé et médecin : « En el restaurante, mi primer trabajo, conocí a un polaco con el que enseguida hicimos buenas migas. Con el polaco empecé a entender que yo tenía todo por aprender. […] El Polaina era médico. Esto me parecía increíble, pero llegué a creérselo. Viajaba de vez en cuando a Estocolmo, trabajaba tres meses en el restaurante, y con eso tenía para vivir un año y medio en Varsovia. » in , *El camino a Ítaca, op. cit.*, p. 40-41.

compte pour personne, il n'a finalement « aucune importance ». L'écriture tente de rendre compte de cette injustice saisissante et de dénoncer ce discrédit et le désespoir qui l'accompagne notamment par les adverbes de négations « nadie » et « ninguna » qui, parce qu'ils se succèdent dans un premier temps, écartent d'un revers de la main tout espoir, puis, par la reprise en fin de phrase et pour la seconde fois de l'adverbe « nadie », anéantissent un espoir absent que la locution adverbiale « por supuesto » vient confirmer et accentuer. Le désaveu est injuste : car, parce que noir, il ne préoccupe personne. En plus d'être migrant, l'africain est victime d'un racisme sournois tant de la part des suédois que de la part des autres immigrés qui le déconsidèrent dans leur « hiérarchie sociale » – plus raciale en réalité, que sociale.

Pour Lumumba, vrai ou pas, son diplôme ne compte pas et son insertion professionnelle est impossible dans la mesure où cela n'a *aucune importance pour personne*.

> Según Lumumba había que partir de la base que ser negro era una mierda. No son mis palabras, son las suyas. Él, el negro, lo decía con todas las letras, serio, y con un poco de odio para los de su mismo color. Allí, en el color de la piel, radicaban las cosas, incluido lo del título de médico. Si hubiera sido blanco, alemán o hasta argentino, las autoridades no habrían dudado en revalidarle sus conocimientos. Pero era negro, entonces, claro…
>
> Que ser negro era una mierda no era algo de lo que se pudiera dudar. Hasta los mismos negros estaban de acuerdo, decía Lumumba. Los suecos, que no eran una excepción, se conducían según aquel principio y no podían darle a los negros el trato que ni ellos creían merecer.[27]

La discrimination liée à la couleur de sa peau est une certitude telle que, personne, pas même Lumumba, ne songe à la démentir. D'où l'oralité du fragment cité ci-dessus qui, en emmêlant les propos de l'un aux constats de l'autre, veut montrer ce que d'une même voix, les imaginaires pensent : « Que ser negro era una mierda no era algo de lo que se pudiera dudar ». L'utilisation d'« on » distant, impersonnel, lointain que matérisalise la forme en « se » n'accuse pas seulement les suédois et les étrangers vivant en Suède, cette troisième personne du singulier « se », ce « on », c'est le monde, un espace maculé par des constructions qui rejettent l'autre et de mécanismes qui désignent le barbare.

Ainsi, c'est donc par dépit, par instinct de survie et pour lutter contre la précarité, que Lumumba le médecin, et Vladimir le trafiquant, se retrouvent à l'asile, dans des métiers qui ne dépendent pas de leurs formations mais des opportunités qui se présentent à eux. La solidarité « entre métèques »[28], rare dans cette impitoyable guerre de territoires, est alors devenue la clé de l'amitié entre Lumumba et Vladimir.

> Del ascensor salía otro carro y por detrás, empujándolo, aparecía un hombre, siempre distinto, siempre inmigrante y siempre antipático. El meteco no saludaba, no hablaba, no miraba.[29]

> Además de Lumumba, en la sala trabajaba Li, que era chino. Li tenía una fabulosa paciencia con los enfermos y un odio infinito hacia los inmigrantes. Eso no tenía nada que ver con la espiritualidad asiática sino que parece connatural a un inmigrante, odiar al que llega después, como si estuviera restándole espacio. Es como si el meteco dijera : « ¿ Meteco, a qué has venido ? En este país no hay más lugar. No hay más agua ni más comida para más inmigrantes. »
>
> Esto me ocurría incluso con algunos uruguayos que tuve la oportunidad de conocer. Nos saludábamos, sí, y comentábamos algo, de qué lugar era cada uno, cuándo había llegado a Suecia y naderías así. Pero

---

[27] *El camino a Ítaca*, *op. cit.*, p. 77.

[28] « Me perdonaba bondadosamente el que fuera blanco porque a los efectos prácticos, de la historia y así, no lo era. Además, yo también era meteco, y eso acerca. Cuando el meteco no está en guerra con el meteco se alía con él contra el nativo. », *Ibid*., p. 79.

[29] *Ibid.*, p. 65.

> el meteco no tiene nacionalidad ni tiene origen[30]. Siempre aparecía la miradita de costado con un poquito de desprecio por ser yo un recién llegado, a lo cual se sumaba que yo no era un refugiado sino un simple enamorado, dicho bondadosamente.[31]

Les barrières linguistiques et la restriction des accès à l'emploi contraignent les étrangers à investir les quelques emplois des secteurs ouvriers qui sont à leur portée et là aussi, la redistribution hiérarchique existe car l'autre problème de l'étranger est d'être intégré au sein de la communauté « métèque ». Celle-ci, jalouse de ses quelques acquis car la rareté des biens à partager (comme le travail ou les logements par exemple) la rend avide, méfiante à l'égard des convoitises des nouveaux arrivants, n'ouvre pas ses portes aussi facilement. Dans le conflit « méteco-métèque », la raison qui a motivé l'exil est aussi, surtout entre les latino-américains très engagés politiquement, un motif discriminatoire. Dans la « guerre des métèques », prostituées, chinois anti-communistes, salvadoriens ultra catholiques, turcs, irakiens, kurdes, africains, ex-prisonniers …etc… imposent aux uns et aux autres les mêmes pressions que les suédois mais aussi les mêmes processus inégalitaires connus dans le pays d'origine, transposant avec eux les défauts de leurs sociétés d'origine. Si la pire des situations, nous l'avons vu plus haut, est celle de Lumumba, à la fois noir et métèque, celle de Vladimir, exilé à cause d'activités illicites et délinquantes, arrivé là suite à un coup de foudre pour Ingrid alors que nombre de ses compatriotes régionaux, sont des « réfugiés politiques », n'est finalement pas plus enviable car il est, lui aussi, mis au ban de la communauté.

Comme toujours, le style témoigne de ces décalages entre les perceptions des uns et des autres, il conforte les oppositions entre les points de vues par un réalisme saisissant, sans métaphores, ni figures d'embellissements destinées à atténuer un effet de « réel » cruel, au contraire, le style amplifie cette réalité et renforce l'effet produit par l'affaissement social et par l'impitoyable « guerre » qui se joue entre les métèques. L'espace investi par les métèques est donc en conquête permanente car l'acquis est constamment remis en cause, menacé par d'autres barbares, du moins ceux qui sont perçus comme tel. La reproduction de cet ordre social discriminant et de ses préjugés ne doit rien au hasard d'après le géographe Gildas Simon qui parle de « phénomène de miroir » car pour lui, les migrants s'exportent avec leurs modèles sociétaux, qu'ils soient raciaux, politiques ou idéologiques, et ils entretiennent les conflits locaux dans un ailleurs qui sera perçu comme une continuité, une extension de la société ou du pays propre. Pour lui, ces tensions « soulèvent des questions de fond, celles qui concernent la société toute entière : la place des uns et des autres, l'intégration, la marginalité, l'exclusion »[32] la construction permanente de la figure de l'autre comme barbare. Telle une loupe, les métèques renvoient à la société l'image de ses défauts, par leur « fonction-miroir de la migration »[33], ils mettent la lumière sur les processus sournois qu'elle engage pour exclure.

Le travail à l'asile permet donc à Vladimir de comprendre et de redéfinir les enjeux de la « société métèque » et l'amène également à revoir les orientations de sa vie en Europe : lui qui était épris de liberté se retrouve coincé avec femme et enfant or un patient de l'asile va justement l'encourager à affronter son destin et le sort et à repenser l'objectif de son voyage ; dans cet univers, fermé sur lui-même, les échanges avec les uns et les autres nourrissent son expérience et le plongent lui aussi vers l'introspection et vers un autre exil, intérieur cette fois. D'ailleurs, les moments consacrés à la discussion et aux dialogues montrent combien ceux-ci comptent dans son parcours, alors que le temps de la lecture semble ralentir légèrement,

---

30 Voir supra lorsque nous citions Matteo DEAN : « *El migrante hoy es una persona sin nacionalidad de la cual, si bien podemos ubicar un origen, difícilmente podemos ubicar un destino* ». *op. cit.*

31 *Ibid.*, p.73.

32 « Cette fonction-miroir de la migration se retrouve dans les sociétés de départ, celle qu'on a tendance à oublier ou à masquer quand on parle de l'immigré » in, Gildas Simon, « La planétarisation des migrations internationales », *in* Rémy Knafou, *La planète nomade*, Belin, Paris, 1998.

33 *Ibid*.

s'arrêter même parfois durant ces pages, les réflexions et les descriptions de ses tâches, du travail qui lui est confié, des patients et des employés qu'il rencontre et ses relations plus ou moins bonnes sont autant de moments de rapprochements, de tensions et de rejets qu'il se propose d'analyser.

> Yo nunca me puse poético con los pacientes, ya tenía bastante conmigo mismo.[34]

> Yo no sé si cuando uno está loco dice de verdad lo que siente o también hace como todo el mundo, se inventa mentiras para sostener alguna forma de vida social.[…] [35]

La rencontre avec l'un des « fous » de l'asile, le moins fou de tous sans aucun doute, va l'aider à donner une impulsion à sa destinée et à retrouver le courage dont il a besoin pour reconquérir sa liberté.

> En la misma sala, conocí al Ingeniero…. Con el tiempo, llegué a entender que el Ingeniero no estaba loco. Su problema era que no quería más. No quería nada de nada.[36]

L'ingénieur, qui n'est pas fou, a organisé sa détention et planifié son intégration à l'asile ; las du monde qui l'entourait et des contraintes d'une société qui ne lui convenait plus, il a choisi un autre exil, à l'intérieur même de son pays et vers son propre intérieur. Avec lui, Vladimir découvre que l'exil n'est pas seulement une affaire de géographie et de déplacement physique, il apprend qu'il existe d'autres sortes d'immigrés, à l'intérieur même du pays.

> No era que el Ingeniero no quisiera hacer nada, era que quería saber para qué se hacen las cosas y de ese modo, claro, quedaba siempre en las primeras preguntas cuando ya todo el mundo había terminado lo suyo. […]. La vida carece de sentido cuando alguien, como hacía él, es capaz de desarmarla en sus detalles mínimos. […] Las enfermeras, llegué a entender, lo odiaban. Mejor dicho, le temían, y la raíz de su temor no estaba en su mal comportamiento, puesto que él no hacía prácticamente nada ni a nada se resistía, y además era agradable, educado, cortés. No, la causa del temor de las enfermeras estaba en que aquel hombre las miraba y ponía en discusión sus vidas, se las desmontaba y les decía calladamente que, en el fondo, su trabajo no valía nada.[37]

Vladimir parle de l'ingénieur comme d'un homme « interné dans ses réflexions » [38], analysant l'univers qui l'entoure, faisant le choix de la distance et du questionnement. Contre une réalité qu'il estimait absurde et trop triste pour être vécue, l'ingénieur s'est retranché, habilement, dans un espace depuis lequel il peut, librement, observer et questionner cet univers, ses hommes et leurs actes. Bardamu faisait le même constat en intégrant l'établissement du Docteur Baryton, « chacun possède ses raisons pour s'évader de sa misère intime et chacun de nous pour y parvenir emprunte aux circonstances quelque ingénieux chemin »[39]. L'amitié qui lie Vladimir à l'ingénieur réoriente donc sa posture et son voyage, comme lui, il décide de remettre en cause une vie qu'il n'a pas choisi, mais à l'inverse de lui, il ne veut pas perdre l'envie de faire : « El problema era que el Ingeniero había logrado matar del todo su capacidad de entusiasmarse, él mismo me lo dijo »[40]. L'asile psychiatrique se lit comme un monde situé de l'autre côté du miroir et d'une frontière tracée par la société, un monde de bannis qui enferme mais libère aussi. Dans cet autre univers, métèques, migrants et fous vivent les uns à côté des autres, mais ils ne se comprennent pas plus qu'ailleurs, leurs

---

34 *Ibid.*, p.88.
35 *Ibid.*, p.88-89.
36 *Ibid*.
37 *Ibid.*, p.89-90.
38 *Ibid.*, p.89.
39 Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit, op. cit.*, p. 427.
40 *El camino a Ítaca*, p.96.

langues, autres, sont toujours aussi difficiles à saisir, ce sont celles de barbares. Mais ce que Vladimir retient, c'est que dans sa pseudo-folie, l'ingénieur est parvenu à conquérir un bien rare, la liberté, une liberté nouvelle et inédite, ce qu'il tentera lui aussi de trouver lorsqu'il s'installera sur la Plaza Real, à Barcelone. Précipité par l'impact que provoque sur lui la mort d'un des patients de l'asile, Vladimir change définitivement la donne et met fin à son séjour à Stockholm en décidant de reprendre la route vers un possible « chez lui » et en redéfinissant l'objet de son voyage : la recherche de la liberté.

3. L'Espagne de la désillusion.

Avec l'Espagne, c'est une seconde étape du roman, et du voyage, qui s'ouvre. La première partie de l'épopée s'était déroulée en deux temps forts, un avant et un après l'expérience à l'asile psychiatrique, et s'était soldée par un échec : Vladimir n'avait pas pu/su s'installer en Suède. Avec ce nouveau déplacement vers le Sud, l'espoir revient. Cette fois, il tente d'organiser son départ et ses ruptures : il reprend d'abord contact avec ses parents restés en Uruguay pour les informer de la naissance de sa fille mais ne donne pas suite aux échanges, il avoue ensuite à Ingrid les vraies raisons de son exil et ses problèmes avec la justice uruguayenne mais se sépare finalement d'elle pour aller s'installer dans un petit appartement, seul, avant de quitter le pays vers une autre aventure[41].

Nous verrons que dans cette seconde partie du roman, le narrateur semble rapprocher, plus qu'avant, le personnage et le lecteur ; une plus grande oralité accompagne les échanges et les introspections du personnage alors même que les croisements intempestifs entre les différents niveaux de lecture (et d'écriture) donnent l'impression de davantage de spontanéité. Les lignes ci-dessous et la série de références qui ont nourri son imaginaire et sur lesquelles il s'appuie pour nourrir ses projections vers cette nouvelle destination, sont un bon exemple du mélange oral/spontanéité :

> En cuanto pude dejé el apartamento a una cubana y tomé el primer ferrocarril a España, a Barcelona, donde yo iba a entender los anuncios, podría leer los diarios, y expresarme como un adulto. Ya estaba en lo mío otra vez, en marcha por los caminos, dispuesto como siempre a comenzar una nueva vida.
> Llegué a París y fui a ver a un viejo conocido. […] Que ni intentara quedarme en Francia, allí no me iban a dar permiso de residencia aunque pudiera demostrar que tenía veinte generaciones de antepasados franceses en mi familia.[42]

---

41 *Ibid.*, p. 112-113.

42 Le moment de doute est marqué par un changement de ton, par des questions oratoires qui se multiplient et par davantage de temps consacré par le personnage/narrateur à étoffer l'ensemble de ses arguments. Ceux-ci semblent d'ailleurs davantage destinés à convaincre le lecteur d'un certain « bien fondé » de ce parcours exilique sinueux et veulent surtout faire oublier à ce dernier la lâcheté avec laquelle il quitte la vie simple et organisée que lui propose Ingrid, tel Ulysse refusant l'offre de Calypso :

> Bueno, ya no tenía arreglo, pero que supiera, me sentía usado.
> Sí, tal vez no tenía arreglo, so yo lo decía, pero ella solo podía entregarse a un hombre que no anduviera por ahí acostándose con otras mujeres. […]
> Pero ¿por qué me había elegido a mí, por qué? ¿Por qué se había querido quedar preñada? […].
> Hablamos, hablamos. Yo hablé más que ella. Era la primera vez que contaba todo a alguien. Eso era bueno, yo sentía que era muy bueno pasarle la carga a otro, que me ayudara a llevarla. Durante largos ratos Ingrid no decía nada, escuchaba. No sabía cómo iba a reaccionar cuando le anunciara que me iría a España, al otro día si fuera posible.
> Al amanecer llegamos al final del viaje. Nos conocíamos terriblemente más. Se lo dije, que me iba. (p. 111)

L'écrivain semble vouloir réconcilier le lecteur avec un personnage qui pourrait lui paraître, à force, très ingrat, trop exigeant, incapable de se satisfaire de choses simples. Le ton est alors plus accommodant et plus conciliant, un fléchissement que marque l'écriture pour nous inciter à poursuivre le voyage/la lecture.

> Anduve días vagando por Estocolmo, arreglando mis cosas, despidiéndome de no sabía de qué. […]
> El dos de enero, seguí hacia el sur. En la frontera de España, empecé a sospechar que aquel no era el país de los exiliados que yo había conocido en casa de mis padres. Enseguida me miraron como al llegar a Estocolmo,

Comme s'il avait à se justifier auprès de ses lecteurs, Vladimir explique sa décision par des raisons généalogiques et linguistiques légitimant de la sorte son déplacement vers l'Espagne et plus généralement, sa présence en Europe. En quelques lignes il reporte ses arguments vers l'histoire et le passé migratoire de ce continent, comme s'il s'agissait pour lui d'anticiper les injustices qu'il aura l'occasion de dénoncer par la suite. Ainsi, il souligne d'abord, qu'il descend de générations d'immigrés européens et inscrit sa trajectoire dans la continuité d'une tradition, celle des migrations trans-atlantiques, communes à tant d'habitants du Río de la Plata. Si des européens ont massivement traversé l'Atlantique afin de tenter leur chance dans l'*El dorado* du Sud et de fuir les crises et les conflits politiques du XX° siècle, si ces peuples ont trouvé dans le Cône Sud des terres, accueillantes et solidaires, pourquoi ne pourrait-il pas, à son tour, retourner vers les terres de ses ancêtres ? L'allusion aux « vingt générations » d'aïeuls français contribue à inscrire son identité dans un passé et une tradition d'allers-retours de part et d'autre de l'Atlantique. Vladimir se présente donc comme rattaché à l'Europe, par le sang, par ses racines, par l'histoire et surtout, par la langue, l'Espagne étant le seul pays d'Europe dont il la parle et la comprend et où, pense-t-il, il ne sera plus le « barbare » des autres. Pourtant, très vite, dès la frontière, il constate que le pays du rapprochement linguistique s'annonce comme celui de la distance et d'une nouvelle marginalisation et déjà, un nouvel échec est à prévoir :

> El dos de enero seguí hacia el sur. En la frontera empecé a sospechar que aquel no era el país de los exiliados que yo había conocido en casa de mis padres. [43]

Parti à la recherche d'une vie simple vers un pays qu'il pensait accessible et accueillant, il découvre une réalité bien plus dure. Ses projections vers cet espace ont été nourries par d'autres projections, véhiculées et diffusées par les exilés espagnols en Amérique (ceux qu'il a connus chez ses parents et dans la rue par exemple[44]) et qui ont chargé leurs propres re-constructions de l'Espagne de nostalgie, d'idéal et d'utopie. La réalité, elle, tranche avec cette représentation : « Los españoles también son europeos, uno a veces lo olvida » [45]. De pays d'émigration, l'Espagne est devenue depuis 1996 pays d'immigration avec près de 12% de sa population actuellement d'origine immigrée[46] ; pour Andrée Bachoud et Geneviève Dreyfus-Armand si l'Espagne a exacerbé sa conscience européenne, notamment depuis le franquisme en construisant son *hispanitude* par le biais d'un ancrage fort en Europe[47], c'est parce qu'en réalité, la majorité des réfugiés espagnols, ouvriers surtout, s'est installée en Europe, dans des pays voisins tels que la Suisse ou la France. Ceux-ci, qui ont donc dû s'adapter et redoubler d'efforts pour appréhender ces nouvelles civilisations et leurs langues, se sentent donc plus proche de leurs concitoyens européens que de leurs aïeuls américains tandis que l'exil espagnol dirigé vers l'Amérique latine, lui, a surtout été intellectuel[48]. L'*hispanitude* européenne est donc une réalité d'autant plus forte que l'indignement face au

---

> como si fuera un inmigrante ilegal, que lo era. Claro que lo era, meteco e ilegal. Lo peor del mundo. (p. 111-113)

En réalité, plus le lecteur avance dans sa lecture, plus il comprend que l'Ithaque de cet Ulysse déchu, s'éloigne à mesure qu'il croit progresser vers elle. À ce moment de la diégèse, l'Espagne qui apparaît comme la lumière qui éclaire le bout du chemin, mais très vite, Vladimir, plus qu'ailleurs, va réellement s'y sentir métèque, rejeté.

43 *Ibid*., p. 113.

44 « Desde que recordaba había oído hablar de la guerra de España y había escuchado las canciones de la resistencia. En casa de mis padres conocí a españoles que llegaban de todo el mundo, intelectuales, escritores, políticos, que vivían en el exilio. Allí iba a viajar ahora, a conocer esa España, la heroica, la del gallo rojo. », *Ibid*., p. 113.

45 *Ibid*., p. 112.

46 Voir l'article de Jean-Jacques Bozonnet, publié dans *L'Atlas des Migrations – Les routes de l'humanité*, hors-série du *Monde* 2008-2009, p.121-122.

47 Voir l'article d'Andrée Bachoud et de Geneviève Deryfus-Armand « Conscience et discours européens des exilés espagnols », in, Bachoud, Andrée, *Exils et migrations ibériques au XX° siècle*, CERIC n° ¾ (1997), Paris 7-Denis Diderot, 1999, p.73-86.

48 Lire ci-dessus la citation de la note n°44.

franquisme les a rapproché de valeurs plus universelles, européennes, et leur a longtemps servi de terreau idéologique de substitution face au franquisme. Les immigrants latino-américains qui se rendent en Espagne constatent donc à leurs dépends que la langue ne donne lieu à aucun rapprochement et que, bien au contraire, elle favorise le rejet d'espagnols qui se sont éloignés de « la composante latino-américaine des cultures hispaniques de l'exil »[49]. Ainsi, pour Vladimir, « había ventaja en ser árabe con respecto a ser *sudaca* [sic] »[50], un triste constat, une terrible ironie du sort lorsque l'on repense à Lumumba qui considérait en Suède, que le pire était d'être noir et immigré, il semblerait qu'en Espagne, le prisme soit inversé et que le barbare de l'espagnol soit encore un autre, le *sudaca*[51]. Plus que le substrat hispanique commun, l'espagnol préfère donc, comme le constate Vladimir, assumer sa « transnationalité européenne »[52] :

> Los españoles también son europeos, uno a veces lo olvida. Tal vez porque no los conoce, porque los ha visto desde siempre, dueños de bares, de almacenes, chóferes de ómnibus, zapateros remendones, carpinteros. Han sido vecinos, sus hijos han ido a la escuela con uno. Ahí está el erros, que uno los ha tenido tan cerca que los confunde. Esto debería ser aclarado, alguien debería hacerlo. España está en Europa, y desde hace unos años está más en Europa que otros países, que Austria o Suiza por ejemplo. Un español se parece en casi todo a un alemán, derechos, forma de ver el mundo y así.
> Bien, ahora yo entraba en España, es decir estaba en Europa. Y en Europa a los metecos no los quieren. Hay tanto meteco que ya sobran. Y en eso el europeo tiene cierta justificada razón. […][53]

L'immigré est victime d'un double rejet de la part de l'espagnol conscient de son *hispanitude* et d'être avant tout un européen, le comble est sans doute atteint lorsque, ironie du sort, dans cette construction permanente de la figure de l'autre, Vladimir est surnommé par des argentins pour lesquels il travaille, *el sueco*[54], une aberration pour celui qui a quitté la Suède parce qu'il n'y trouvait pas sa place parmi les suédois ! Les conclusions qu'il tire de toutes ces contradictions vont alors au-delà de sa propre expérience car il se rend compte que l'immigration en Europe pose une série de problèmes liés, d'après lui, à l'égocentrisme et à l'égoïsme d'un continent qui va à l'inverse de son histoire marquée, elle, par des migrations et des déplacements ; c'est ainsi qu'il critique ouvertement un comportement et une politique injustes et, surtout, ingrates :

> Es increíble la mala leche que el europeo, sobre todo cuando está en crisis, siente contra el inmigrante, sin acordarse de que ha sido su raza la que ha venido pudriendo el mundo desde que se tenga memoria.[55]

Longtemps exilique, le continent affronte une inversion inéluctable, selon lui, du phénomène, le « retour de visite »[56] de ses anciennes colonies est normal et attendu selon Vladimir. Le contexte économique international impose ce retour de bâton et aujourd'hui, les

---

49 Andrée Bachoud et de Geneviève Deryfus-Armand « Conscience et discours européens des exilés espagnols », *op. cit.*, p. 74.

50 *El camino a Ítaca*, p. 114.

51 « De todos modos, había ventaja en ser árabe con respecto a ser *sudaca*. La policía consideraba a los árabes como una especie de débiles mentales, inclinados genéticamente a la flojera y a la lamentación, mientras que los *sudacas* son tratados como mentirosos y soberbios, características asignadas solo al ser humano. Esta clasificación, supone un cierto trato benevolente hacia los árabes, trato del que no disfrutan los *sudacas*. », *Ibid.*, p. 114.

52 Andrée Bachoud et de Geneviève Deryfus-Armand « Conscience et discours européens des exilés espagnols », *op. cit.*, p. 74.

53 *El camino a Ítaca*, p. 114.

54 « Yo era Vladimir para todo el mundo, alias "el Sueco", lo cual tenía a veces sus desventajas, pero en general me favorecía. Ser "El Sueco" me ayudaba a fijar distancias, marcaba una línea para que nadie se metiera en mi vida, como si yo hubiera vivido una temporada en otro planeta. », *Ibid.*, p. 153.

55 *Ibid.*, p. 189.

56 « Construyen caminos, puentes y aprueban leyes para proteger a los perros. Ellos andan por todo el mundo, los europeos, como si les perteneciera. Han emigrado a todos los puntos de la tierra, se han robado todo lo que encontraron a mano, ¿qué se creen, que no les van a devolver la visita? Ahora se tienen que aguantar. Árabes, africanos, asiáticos, latinoamericanos, todos se les van a meter en Europa. », *Ibid*, p. 114.

chiffres montrent que l'Europe compte plus d'immigrés que les États-Unis[57]. Le continent ne se satisfait évidemment pas d'un tel record pour améliorer ses conditions d'accueil et comme le signale Vladimir, les suspicions et paranoïas sont fréquentes, jusqu'aux touristes, certains d'entre eux en tous cas[58]. En Espagne, les choses ont particulièrement changé avec le « rendez-vous de 92 » et l'organisation des Jeux Olympiques de Barcelone en 1992[59] et les festivités liées à la célébration du cinquième centenaire de l'arrivée de Colomb en Amérique. L'opportunité économique constituée par l'organisation de ces manifestations, surtout par les Jeux, a servi d'appel d'air car de nombreux immigrés tentés par ces opportunités de travail sont arrivés massivement en Espagne. Vladimir participe d'ailleurs de cette augmentation « drastique »[60] de la population étrangère puisqu'il arrive à Barcelone à la veille des Jeux et constate que : « Ahí ya estaba todo patas arriba […] con las obras para los Juegos Olímpicos del 92 »[61].

Pourtant, comme en Suède, les processus de discrimination raciale, sociale et professionnelle se reproduisent, Vladimir ne parvient pas à s'extraire du groupe des métèques qu'il retrouve, de nouveau, dans les corps de métiers les moins qualifiés et les moins attractifs. Le nivellement par le bas se répète, tout à tour, Vladimir travaille au milieu des mêmes communautés qu'en Suède, africains, asiatiques, latino-américains… Il travaille avec eux mais aussi pour eux, et dans la lutte de pouvoirs métèco-métèque qu'il avait déjà constatée et dénoncée à Stockholm, il constate une nouvelle fois que ceux-ci n'hésitent pas à exploiter leur prochain. Ses expériences le conduisent d'un centre esthétique où il est employé par des argentins vers une maison de repos pour personnes âgées, un photographe équatorien, la cuisine d'un restaurant avant de déboucher sur le nettoyage de la ville : des travaux qui le dirigent, toujours plus, vers le bas de l'échelle[62]. Il revit, avec plus de force encore, les mêmes incommodités qu'en Suède, la même plongée vers l'abyme. Lui qui s'était dirigé vers Barcelone, en pensant que comprendre la langue et travailler dans la ville la plus dynamique d'Espagne lui ouvrirait des portes, celles-ci demeurent fermées et l'ambiance aussi hostile qu'ailleurs. Pour couronner le tout, la barrière linguistique reste, encore, un élément d'actualité et de bannissement :

> Ya de entrada empezó a joderme. Venía de entender sueco a medias, de estar siempre esforzándome para saber de qué iba la cosa, y estos otros se hacían los difíciles hablando en catalán.[63]

Métèque, rejeté, souffre-douleur de l'hostilité des espagnols et des autres latino-américains, progressivement abandonné par des « amis » qui le trompent, le volent, ou le laissent tomber comme sa petite amie du moment, Conchita, une galicienne qui l'aide dans les

---

57 « L'Union européenne compte désormais plus d'immigrés (41 millions) que les États-Unis (38 millions). […] En 2005, l'Allemagne est l'Etat membre qui compte le plus d'immigrés (10 millions), devant la France (6,5), le Royaume-Uni (5,4) et l'Espagne (4,8) ». Chiffres de la Fondation Robert Schuman, centre de recherches français sur l'Europe : « L'Union européenne et l'immigration » in, *Questions d'Europe n°42*, 23 octobre 2006. Page web : http://www.robert-schuman.eu/question_europe.php?num=qe-42

58 « Por eso sospechan del turista, que no vaya a ser un meteco, otro más. A menos que sea un turista yanqui. Es curioso, los europeos no tienen ningún sentimiento nacionalista respecto a los yanquis. Es de verdad muy extraño ese fenómeno, el yanqui siempre es bienvenido, no sé a qué se debe. Es claro [sic] que hay europeos que los detestan, pero son muy pocos, la mayoría se pone con el culo al aire en cuanto ve a un yanqui. A mí, aunque los yanquis sean lo que son, una ensalada de ignorantes, me hubiera gustado ser yanqui, nada más que para no tener inconvenientes en las fronteras. », *Ibid*, p. 114.

59 Bernard Bessière, *La culture espagnole: les mutations de l'après-franquisme (1975-1992)*, L'Harmattan, 1992, p. 188.

60 Chris Kennett : « El impacto fue tal que los organizadores describieron la experiencia como el equivalente a lograr 50 años de desarrollo en los seis años en que se prepararon los Juegos, definiéndose un punto de inflexión en la historia barcelonesa: existe un 'pre' y un 'post' Barcelona'92. La magnitud del acontecimiento y los impactos a largo plazo que tuvieron los Juegos demuestran que sirvieron de catalizador clave para facilitar el cambio social y cultural en la ciudad. […] La combinación de una mejor perspectiva de empleo en los servicios, el sector agrícola y la construcción, la percepción de una mejor calidad de vida, el reagrupamiento familiar, los cambios en la legislación han contribuido a un aumento drástico de la llegada de inmigrantes a Barcelona. », in, *Barcelona'92 post-olímpica : deporte y multiculturalismo*, http://olympicstudies.uab.es/brasil/pdf/53.pdf, p. 10.

61 *El camino a Ítaca*, p. 115.

62 « Uno siempre puede caer más abajo, un poco, unos centímetros. », *Ibid.*, p. 116-117.

63 *Ibid.*, p. 116-117.

premiers temps de son séjour, il finit par prendre une décision radicale, celle de conquérir la liberté à laquelle il aspire tant. Stigmatisé, *sudaca*, hispanophone, migrant, le voyage en Catalogne a pris les couleurs de l'échec, et l'Ithaque qu'il recherche, si tant est qu'elle existe, semble s'être éloignée, disparue. Brisé, ne désirant plus être victime des abus de patrons, il choisit la marginalisation : au lieu de subir le rejet et l'exclusion, il prend le parti de l'investir, de s'en emparer et de la transformer en un symbole de la liberté :

> No quería, no quería trabajar, no quería hacer nada, no quería que nadie me chupara la sangre ni me obligara a cumplir un horario. Nunca, jamás.
> […] Ahora pienso que me gustaba mucho estar allí, cargar mis bolsas llenas de objetos absurdos. Me sentía bien siendo la basura del mundo, andar por ahí dando un poco de lástima; una lástima más bien modesta, porque aparte de a la policía, a nadie le importaba que viviéramos o reventáramos.[64]

À l'instar de l'ingénieur qui avait choisi l'asile pour retrouver sa liberté, Vladimir rejoint les « mugrientos » et intègre le groupe des proscrits, des miséreux et des indigents ; comme lui, il choisit l'exil dans l'exil incarnant alors, plus que jamais, la figure du rejeté, du persécuté, de l'incompris devenu mauvais non pas parce qu'il l'était fondamentalement, mais parce que le monde qui l'entoure l'y a poussé. En s'installant sur la place, Vladimir habite le rôle que d'autres dessinent pour lui, celui du pícaro, du Lazarillo moderne.

> Un día, llegué a la conclusión de que a esta altura, tal como estaban las cosas, yo ya era un reventado.[65]

Son idée est à la fois de trouver l'espace de liberté qui lui manque au milieu des contraintes que la société fait peser sur lui, comme trouver du travail par exemple, mais également de mettre en adéquation l'image qu'on lui « colle à la peau » avec sa propre représentation physique. En incarnant ce que la société projette vers lui, il devient ce que celle-ci voit de lui et en lui, non pas ce qu'il est, mais ce qu'elle veut qu'il soit : un immigré, un *sudaca*, un étranger paresseux, menteur, voleur... un barbare en somme. Dans sa mise en scène, Vladimir entre donc dans la peau du barbare construit par la société. Parallèlement à ce jeu de rôle, son arrivée sur la place est assimilée à celle d'un nouveau pays, « el País de los Hundidos »[66], une métaphore de la dimension symbolique du voyage qui nous ramène, une fois de plus, vers Céline et vers son parcours dans les profondeurs de la conscience de l'homme. Comme Bardamu et comme Ulysse d'ailleurs, le lecteur comprend ici que ce qui intéresse le personnage, c'est de pousser toujours plus loin et plus profondément l'expérience exilique ; ce qu'il recherche ne serait donc pas les nouveautés de l'exil ou de ses ruptures mais la mise en danger que suppose l'expérience même du déplacement. On se demande alors si ce voyage aura une fin ? Les expériences s'enchâssent telles des poupées russes alors que les sinuosités de son parcours contredisent la linéarité suggérée par la notion de « route » (« camino »). Pourtant, il est vrai qu'en y regardant de plus près, rien dans le titre, *El camino a Ítaca*, ne suggère une arrivée être « sur la route », tel que l'a traduit Jean-Marie Saint-Lu dans la version française du livre de Liscano[67] ne signifie pas arriver, la préposition « a » qui signifie « aller vers », indique et rappelle que l'idée de mouvement est inhérente à cet Ulysse des temps modernes.

D'ailleurs, la vie dans la rue et sur la Plaza, se révèle vite sous son vrai jour, avec de nouveaux échecs et de nouvelles envie de fuites, vers la Suède, vers Ingrid ; si les luttes, adversités, injustices et rejets de toutes formes sont devenus monnaies courantes à ce stade de l'épopée, s'ils conduisent les malheureux, dont Vladimir, vers l'alcool, la drogue et le sexe,

---

64 *Ibid.*, p. 206-210.
65 *Ibid.*, p. 179.
66 *Ibid.*, p. 233.
67 Carlos Liscano, *Sur la route d'Ithaque*, traduction de Jean-Marie Saint-Lu, Belfond, 2005.

celui-ci ne trouve toujours pas sa place dans l'interminable guerre des métèques et des exclus. Ce nouveau volet de l'histoire donne d'ailleurs lieu à de multiples rencontres, souvent furtives et par conséquent à une galerie de brefs portraits chargés de dépeindre une société multiculturelle mais exclusive. Comme souvent chez Liscano, les descriptions physiques sont rares et ces portraits ne s'attachent qu'à présenter, matériellement, les aspects les plus significatifs de ces parcours à travers des ébauches d'à peine une demie-page, parfois un paragraphe ou quelques lignes. Il décrit des migrants, des déchus ou des gens de passage qui trouvent sur cette Plaza un lieu de rencontre, un endroit où partager un peu de leur temps et de leur histoire car le narrateur rythme ces courtes biographies de quelques dialogues qui, tel un condensé d'itinéraires variés, offrent au lecteur un panel convainquant de la société catalane juste avant et après 1992[68]. L'expérience sur la Plaza confirme que l'entreprise de Vladimir est aussi un voyage vers l'autre, des autres qui se démultiplient et prennent d'innombrables formes et visages ; tantôt celui de l'adversaire contre lequel il doit lutter avec l'ingéniosité de Lazarillo ou la force et l'intelligence d'Ulysse, celui de l'homme, avec ses contradictions et ses insuffisances, celui vers lequel il se tourne, comme Bardamu, pour (se) comprendre.

En guise de conclusion, nous signalerons deux caractéristiques qui résument, à notre sens, les grands axes de la lecture que nous avons proposée de ce roman. Le premier est évidemment géographique, Vladimir va de l'Ouest vers l'Est, du Sud vers le Nord, du Nord vers le Sud et de nouveau du Sud vers le Nord, car il finit par rentrer en Suède, matérialisant ainsi les déplacements d'aujourd'hui. Pourtant, ces mouvements, s'ils traversent les frontières, stagnent rapidement, notamment à chaque fois que Vladimir affronte les mêmes obstacles. On a l'impression que celui-ci tourne en rond, en particulier lorsque certaines difficultés se présentent systématiquement à lui (travail, logement, affaissement social…) ou lorsqu'il s'installe sur la Plaza Real, dans un périmètre paradoxalement ouvert, parce qu'extérieur, mais qui se révèle clos parce que carré dans sa configuration, limité par des bornes invisibles mais présentes. La circularité qui l'enferme matérialise l'impasse de l'immigration qu'il dénonce au fil de son roman ; celle-ci étant elle-même concrétisée par le roman dans son ensemble lorsque le lecteur comprend, dans les dernières pages de sa lecture, que le train dans lequel se trouvait Vladimir au début du roman le conduisait, après l'Espagne et l'expérience sur la Plaza, vers la Suède. La fin du livre rejoint alors le début, et inversement.

Le second est référentiel car de nombreux auteurs et œuvres majeures de la littérature universelle croisent cette épopée et redéfinissent le fondement de son sujet. L'exil vers l'Europe est aussi un voyage vers un grand pan de la littérature de ce continent ; nous avions introduit notre propos en signalant l'intérêt de la figure ulysséenne dans l'incarnation métaphorique de l'épopée, de l'exil et des obstacles que le héros doit franchir pour progresser dans son périple ; or, celle de Céline et de Bardamu qui servent à dénoter un autre type de voyage, celui de l'homme vers les hommes, sert aussi de prétexte à dénoncer la peur et l'incompréhension de l'autre qui, à tous les niveaux de la société, provoquent le rejet de celui qui est vu comme le barbare. Mais Céline sert aussi, comme le signalait Carina Blixen, à rappeler qu'un autre voyage, universel cette fois, est en jeu dans la littérature de Carlos Liscano : celui de l'auteur chez ses modèles[69]. Il faut rappeler que Liscano fit sa première traversée initiatique durant sa détention dans le Penal Libertad (1972-1985), dans les livres et les textes des plus grands auteurs de la littérature. C'est, paradoxalement, dans l'espace clos

---

[68] Jaume Vergés de Palma : « La ciudad organizadora ha sufrido un cambio, un cambio activo, pero que también puede ser pasivo, es un cambio en sus habitantes, es un cambio social y que en el momento del final se convierte en vacío, vacío por el fin de un objetivo común y aunador que eliminaba cualquier otro, si es que alguna vez la ciudad como un todo entre estructuras y ciudadanos lo tuvo. », *¿Y después qué? Una visión sobre el legado olímpico en la ciudad acogedora*, http://www.recercat.net, p.14.

[69] Conférence donnée le 04/11/2010 à l'Université de Versailles Saint-Quentin en Yvelines dans le cadre du Séminaire international « Migrations transatlantiques et interamericaines » organisé par Suds d'Amériques (EA-2450) et CECILLE (EA-4074).

de la prison, qu'il a découvert et voyagé avec *Don Quichotte* dont il a accompagné les pérégrinations littéraires et géographiques à travers la Castille, avec le *Lazarillo de Tormes* dont il fait indirectement le portrait à travers le trublion marginal, tantôt victime tantôt coupable[70], avec Ulysse dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* et, enfin, avec Joyce, que nous n'avons pas cité plus tôt mais dont l'expérience unique de la folle journée dublinoise de Leopold Bloom et de Stephen Dedalus le 16 juin 1904 apparaît en filigrane… Pour Liscano, avant l'exil ou le déplacement géographique (qu'il a lui-même connu en 1986), le voyage est d'abord dans la littérature.

[70] Le pícaro incarné par Lazarillo est un migrant, toujours en déplacement, toujours marginal, toujours à côté des règles et du droit ; Vladimir entre dans ce personnage lorsqu'il décide de vivre dans la « désocialisation » et de respirer le souffle d'une liberté exceptionnelle.